

Glanures

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 14

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vaudoises, commandées par 7 colonels, 18 lieutenants-colonels, 16 majors, etc.

En 1820, on comptait dans le canton : 18 avocats en cour d'appel (1916 : 57 avocats en exercice), 144 notaires (1916 : 134 notaires en exercice), 28 procureurs jurés patentés (1916 : 40 agents d'affaires patentés), 66 médecins ou chirurgiens (1916 : 321, sans les dentistes), 12 accoucheurs brevetés, et 11 vétérinaires patentés (1916 : 39).

Comme on sait, les notaires étaient autrefois plus nombreux qu'aujourd'hui.

M. HENRIOD.

En wagon. — Dans le train Schaffhouse-Romanshorn, deux voyageurs sont seuls dans un compartiment. L'un d'eux, du « Welschland », est désireux de lier conversation. Son vis-à-vis est absorbé dans la lecture du *Bund*.

Le welsche se hasarde :

— Pardon, Monsieur, vous êtes sans doute voyageur de commerce ?

— Ja !

Sapristi ! se dit notre welsche, il n'est pas liant le compagnon. Il attend quelques minutes. Puis il reprend :

— Excusez, cher collègue, oserais-je vous demander pour quel article vous voyagez ?

— Für Eselohren !

— Ah ! vraiment. Alors vous n'avez pas besoin de malle pour vos échantillons. B.

POURQUOI ?

Pourquoi, lorsqu'on croit devoir protester, proteste-t-on *énergiquement* ? La moitié suffirait.

Tout homme qui se respecte est pourvu de huit poches ou goussets, au minimum ; pourquoi votre billet de chemin de fer se trouve-t-il toujours dans la dernière poche visitée lorsque le contrôleur pressé en attend l'exhibition ?

Pourquoi, dans les assemblées législatives, dit-on toujours : au sein de la commission ! on ne dit pas au sein d'un bataillon.

Pourquoi, lorsqu'on convoque, engage-t-on les personnes convoquées à se *rendre nombreuses* à... ? Ce nombreuses n'en amènera pas une de plus.

Pourquoi souhaite-t-on toujours une *cordiale* bienvenue ? c'est comme qui dirait de l'eau humide.

Pourquoi, quand un journaliste rend compte d'une réunion gaie, parle-t-il toujours d'une *franche* gaité ou d'une *franche* cordialité ? Il serait temps de trouver quelque chose de plus neuf.

Pourquoi, lorsqu'on parle : puce, gale ou poux... éprouve-t-on le besoin de se gratter ?

Pourquoi, lorsqu'on se mouche, examine-t-on le produit extrait ?

Pourquoi, lorsque, en nombreuse compagnie on laisse tomber une pièce de monnaie qui roule très loin, ce qui met tout le monde sens dessus dessous, est-ce toujours une pièce de cinq centimes ?

MÉRINE.

GLANURES

— L'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (*Massillon*).

— Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme (*Voltaire*).

— Quand la femme vraiment femme, avance dans la vie, toutes ses grâces émigrent du corps à l'esprit. (*G. Sand*).

— La force de caractère est un des charmes qui séduisent le plus les cœurs vraiment féminins (*H. Beyle*).

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

5

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Au surplus, M. Ratn, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus harangueur que sévère. A propos d'un pâté d'encre, il citait Sénèque ; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique pour exemple ; mais une chose qui ne pardonnait pas, c'était le fou rire. Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immortalité précocité, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche et surmontée d'une petite houppe de poils très délicats, très-hygroscopiques aussi : car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus roides ou plus bouclés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie ; j'étais, dans ces cas-là, brusquement interpellé, et tancé vertement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser, malgré l'impatiente colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin que, attentif au texte, je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais lu, le fou rire commençait à me prendre, et, pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratn, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fou rire* avec délicatesse, il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets :

...Cet âge est sans pitié !

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là : c'est rire d'eux ; ne parlez pas de loupe ni de bourgeois : c'est faire des allusions ; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.

C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y plus prendre plaisir. Comme on vieillit !

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'attacher à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande ; entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpa péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois, il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanneton, un très-grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. « C'est vrai que les hannetons sont bêtes ! » me disais-je.

Le plus souvent je le tirais d'affaire en lui présentant ma plume, et c'est ce qui me conduisait à la plus grande, à la plus heureuse découverte ; de telle sorte qu'on pourrait dire avec Berquin qu'une action ne reste jamais sans récompense. Mon han-

neton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ces sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduais. S'envolerait-il, ou descendrait-il la plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte ; je l'entrevois même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avants-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant ; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne, puis changeant d'idée encore, il revient : c'est une S... ! A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre ; puis armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom ! Il fallut deux heures ; mais quel chef-d'œuvre !

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est... c'est bien certainement le hanneton !

Pour diriger cette opération, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsqu'une voix appela doucement :

« Mon ami ! »

Je regardai aussitôt dans la rue. Il n'y avait personne.

« Ici ! dit la même voix.

— Où ? répondis-je.

— A la prison. »

Je compris que ces paroles, sorties du soupirail, m'étaient adressées par le scélérat dont l'affreux sourire m'avait tant bouleversé. Je reculai jusque dans le fond de ma chambre.

« N'aie pas peur, continua la voix, c'est un brave homme qui te parle... »

— Coquin ! lui criai-je, si vous continuez à me parler, je vais avertir le factionnaire là-bas ! »

Il se tut un moment.

« En passant l'autre jour dans la rue, reprit-il, je vis votre figure, et je vous attribuai un cœur capable de plaindre une victime infortunée de l'injustice des hommes... »

— Taisez-vous ! lui criai-je encore, scélérat qui avez tué un vieillard, un enfant !... »

— Mais vous êtes, je le vois, aveuglé comme les autres. Bien jeune, pourtant, pour déjà croire au mal ! »

Il se tut à l'ouïe d'une personne qui passait dans la rue. C'était un monsieur vêtu de noir. J'ai su depuis que c'était un employé aux pompes funèbres.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — Le succès de la revue : *Bourrez-nous le crâne !* de MM. Hayward et Tapie, a été si grand qu'il faut recommencer, après la clôture. Nous en aurons encore quatre représentations, avec des scènes nouvelles : ce soir, samedi, à 8 heures ; demain, dimanche, à 2 ½ h. et à 8 heures ; lundi, à 8 heures. Elles feront toutes salle comble.

Kursaal. — La tournée Petitedemange donnera les 6 et 7 avril, trois représentations de *Mamzelle Nitouche*, opérette en 4 actes, avec le concours du grand premier comique M. Georges, dans le rôle de Floridor, et de Mlle Marie Petitedemange, dans celui de Denise de Savigny. Ce spectacle attirera la foule.

Kéfol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE AU POUDRE : F^r 150
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAIT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS